

*Charles Daney*

# Une enfance gironde



Loubatières

# Gujan, Salles, l'enfance

(1927-1940)

Je suis né le 7 février 1927 au 1, rue Paul-Bataille à Gujan-Mestras dans la maison où sont nés mon père, mon grand-père et probablement au moins mon arrière-grand-père. Cinq ans plus tard, la naissance de ma sœur coïncidait avec la pose d'une nouvelle charpente et de lambris. Encore cinq ans et celle de mon frère nous a valu l'électricité. Moi, je n'ai rien apporté mais j'ai obligé ma mère enceinte à quitter l'usine où les sardines étaient confites dans une huile chaude qu'elle ne supportait plus et je suis né un lundi, vers midi, le lendemain du jour où elle avait ramassé un gros fagot de bois mort dans la forêt. J'ai vécu dans cette maison les treize premières années de ma vie. J'ai cru, comme tous les gamins, que c'était à la vie, à la mort. Les événements m'en ont chassé.

Gujan-Mestras était encore un village au charme désuet qu'un ruisseau portant moulin coupait en deux : Gujan, le chef-lieu et Mestras, le quartier des pêcheurs. Ces frères siamois se regardaient en chiens de faïence, chacun d'eux présentant – véritables bijoux dans leurs écrins – d'antiques ports toujours remaniés.

La pièce que nous habitions, à Mestras, était tout au bout d'un ensemble « chemin de fer » fait en *garluche* et long d'une dizaine de pièces juxtaposées, un long mur nu totalement fermé côté rue, peint jusqu'à mi-hauteur au goudron pour éviter l'humidité qui vient de l'ouest. Il y avait pourtant une ouverture latérale tout au bout, semblable à quelque chicane, la porte d'une toute petite cuisine, sorte d'annexe bâtie sur une rue sans trottoir qui recevait, selon l'heure des écoulements, toute l'eau de vaisselle ou l'eau de toilette de l'évier. Je m'y suis très vite approprié la courette d'un mètre sur quatre qui prolongeait la cuisine le long de cette rue familière menant de la forêt au port. C'est de là que je suivais les spectacles de la rue. Le temps y était suspendu aux rentrées des classes et aux rendez-vous avec la marée, tous deux à l'origine des grands passages de la journée : gamins courant en galoches, cartables brinquebalant à l'épaule pour les garçons, plombant à bout de bras pour les filles, femmes à pied porteuses de paniers d'osiers enfermant la gamelle, hommes enfourchant leurs vélos, jambes arquées par l'habitude de mettre les panetières d'huîtres sur le cadre comme ils eussent fait de besaces. De temps en temps la charrette à mules du marchand de « bois, charbons, graines et repasses » arrachait les tuiles du toit très bas de la cuisine. Leur alignement plus ou moins bien rétabli, la rue retombait dans l'indifférence que ne réveillaient que les rythmes scolaires et maritimes.

Toutes les pièces habitées s'ouvraient à l'opposé de la rue sur une ruelle desservant tout en bout les jardins des quatre propriétaires qui se partageaient cet ensemble long comme une de ces tartes au kilomètre que l'on découpe à la longueur de l'appétit de chacun, deux à trois pièces par foyer. Cette ruelle bordée de grillages ou de vieilles ferrailles avait des aspects de cour des miracles. C'est là, à mi-longueur du chemin, que se tenait, pieds dans l'eau débordant de la baille, la pompe commune. Les W-C (nous disions cabinets), conjoints, n'étaient pas collectifs : ils se trouvaient côte à côte à cinquante mètres de là, édicules fermés à clé auxquels on accédait par la route. On voyait bien que cet ensem-

ble avait été construit quelque cent ans avant ma naissance comme l'héritage sécable à l'infini d'une même famille.

Cette ruelle, un sentier collectif à droit immémorial de passage de brouette, passait au ras des portes et séparait l'habitation proprement dite de sa cour et de ses chais. Parmi les chais se trouvait la forge où œuvrait mon père après le sien : une bâtisse de bois où trônaient le foyer avec sa cheminée et son soufflet de forge, l'enclume solidement fichée en son billot, l'établi flanqué d'un étau aux fortes mâchoires souvent munies d'un doublage de plomb et une étrange machine surmontée d'un lourd volant de fonte qui entraînait à toute vitesse la mèche dans des trous d'où s'échappaient de longs copeaux de métal sous la forme de boucles brillantes humectées d'huile. Ces machines, je les connaissais bien pour avoir souvent actionné le balancier de la pompe, tiré la chaîne du lourd soufflet ou tourné la manivelle de la perceuse. Jamais exactement le même geste mais toujours la même assiduité lassante.

La forge avait pour avantage de dispenser l'oubli qu'on ne trouve plus qu'aux greniers ou aux cavernes d'Ali-Baba : le bonheur d'y être oublié et celui d'oublier le temps. En faire l'inventaire, d'ailleurs changeant selon les saisons et les dépôts ramenés de la forêt, de ce que nous appelons aujourd'hui les encombrants, serait fastidieux. On ne jetait rien à une époque où « tout pouvait servir » et les dépôts sauvages dans les « sablières » ou autres ronciers étaient toujours provisoires. C'est d'ailleurs là qu'au printemps 1940 nous avons ramassé cet « acier de la victoire » qui est resté si longtemps entreposé sur les quais des gares. La mer aussi nous apportait son lot d'épaves. Je me souviens entre autres d'un tonneau de bois rempli de stéarine et de moules en métal pour fabriquer des bougies. D'où venait-il ? Ce fut toujours un mystère. Il y avait aussi un baril d'acier dont on avait fait sauter un fond et dans lequel nous conservions les carottes bien au sec dans du sable. Quand il n'y avait pas de carottes j'y trouvais des livres. Nous n'avons jamais eu le culte des livres à la maison. Mon préféré était un *Lavis* scolaire illustré dans lequel je me plongeais

jusqu'à l'oubli. Plus tard il y eut les pages aux larges mouillures, aux coins tordus et collés par l'humidité de *Robert Macaire*. Ces livres lus dans l'odeur de poussière, de charbon mouillé et d'huile de moteur m'ont toujours autant intéressé que les trois volumes neufs de *Feminorre Cooper* offerts dans leur emboitage-bibliothèque ou le volume vert et or de *Torr-e-Penn* de Gustave Toudouze. C'est probablement cette manie de la lecture qui m'a conduit à m'intéresser au métier d'instituteur : il y a des livres dans les classes et j'imaginai qu'il y en avait encore beaucoup d'autres en quelque recoin caché. Il n'est pas sûr que les ordinateurs qu'on y met aujourd'hui eussent provoqué chez moi le même sursaut : ils ont pénétré les foyers bien plus à la manière des magazines qu'à la façon des livres. Il y avait aussi l'animation de la forge, la magie du feu, la gerbe des étincelles, le fer sur les escarilles passant du rouge sombre au blanc ardent, la barre que tord le marteau sur l'enclume et le chuintement de l'acier que l'on trempe. Je suivais les transformations de la matière en grilles, portails, ancras, couteaux à détroquer, fouènes, quand mon père venait y travailler.

Le voisinage se limitait aux foyers proches dans le même ensemble longiligne : Gracy, une énorme Basquaise dont j'ai longtemps cru que le prénom s'écrivait avec deux S tant la graisse suintait de bourrelets mal cachés par le tissu noir d'une robe qui remontait jusqu'à mi-cuisses quand elle se penchait sur les fleurs ou les « planches » de légumes qu'elle entretenait. Un ventre flasque descendait au-dessous du bourrelet de la robe, lui faisant comme un parement que l'on pouvait, à la rigueur, confondre avec les replis ou les dentelles d'un large pantalon. Une autre Gracy, une Basquaise encore, sèche comme un sarment prêt à s'enflammer, passait souvent par la ruelle. D'être « payses » et de s'être connues dans la même confiserie de sardines du canal leur donnait le droit de propager par leurs cancans les ragots du village. Au plus près de la rue de la République, Magenta – forte rousse d'origine italienne – élevait ses deux enfants dans le culte du Duce : Romano à la démarche onctueuse qui le destinait à la profession de garçon coiffeur et Car-

men, une brunette piquante déjà provocante, objet de bien des cancans des deux Gracieuses. À croire qu'elles étaient derrière tous les buissons, toutes les digues. Un homme parfois troublait cette quiétude : le Pierre, un marin qui sentait le sel et le tabac – odeurs qu'il portait avec lui dans la large ceinture de flanelle noire qui n'en finissait pas de s'enrouler à sa taille – fréquentait la Gracy et mettait, par sa seule présence, une sourdine aux cancans potagers. Les conversations se faisaient plus sourdes. On les devinait plus intimes, et par là, plus secrètes.

À l'autre bout, près des jardins, qui s'ouvraient sur une large ruelle à droit d'écoulement d'eau, d'anciens chais, l'un d'eux reconstruit à pierres, l'autre simplement enduit de crépis avaient été transformés en habitations. La Pierrette vivait dans celle de droite et, quand elle ne montait pas contre le mur de la maison un filet de pêche qui s'accumulait en nappes entre ses jambes, elle était toujours à la recherche de Marie-Ange, une gamine morveuse et licheuse de biberons que je devais torcher à l'occasion et reboutonner quand pendait le pan de sa culotte petit bateau, autant dire plusieurs fois par jour. Dans l'autre résidait Paulette qu'on me citait comme l'exemple de ce qu'il ne fallait pas faire parce qu'elle passait ses journées à lire. Les activités sexuelles du Pierre étaient bien mieux admises par les adultes que la lecture qui tourneboulait les têtes rêveuses des belles endormies. Il y avait encore une femme originaire de Salles, l'Adrienne, une ancienne blanchisseuse qui s'était établi « lisseuse » – accédant par cette sédentarisation à une réputation de bon aloi. Cela changeait quelquefois, mais peu, le quartier se refermant volontiers sur lui-même. Comme autrefois quand il ne concernait que les proches d'une même famille. Quand le quartier des Daney débouchait sur la *carreyre* Daney.

Le quartier des Daney était plus riche de personnes que d'argent. On y trouvait une famille qu'on disait ancrée de longue date dans le village. On n'hésitait pas à parler du quinzième siècle comme ancienneté prouvée. On trouve ce patronyme aux détours des registres anciens en paraphes bien lisibles, signatu-

res de gens qui savaient écrire et avaient maison à eux, qu'ils se transmettaient par héritage. Les plus fortunés finissaient par quitter l'îlot sans trop s'en éloigner, le plus souvent.

Ce « quartier », axé sur sa ruelle, restait étrangement paysan à la façon des quartiers chinois fermés en grappes sur la rue. Ce n'était pas le seul. Il y a encore beaucoup de cours et de ruelles dans le village. Dans la seule rue du Théâtre, face au cinéma Saint-Michel, une cour en bout de chemin abritait les Lapeyre, les Michel, le Bonin et, derrière la boulangerie qui fermait le coin de cette même rue, une cour ronde – d'où giclait la cheminée de brique du four boulanger – cachait les habitations de Mora, des Lagauzère, des Dufour, des Dumur... Les quartiers y étaient nucléaires, ouverts aux seules familles qui les habitaient. Y pénétrer y provoquait les mêmes interrogations que lorsque l'on pénètre dans l'escalier d'un immeuble collectif ou la cour d'une villa mise en copropriété. Ce qu'était, en réalité, cette imbrication de logis que nous appelions plus simplement un « pâté de maisons ».

J'étais quelquefois invité dans le parc – immense à mes yeux d'enfant – de la maison bourgeoise voisine où j'étais autorisé à quelque partie de criquet ou de tonneau quand les filles – deux « droulasses », deux amies de quinze à seize ans, plus âgées que moi de quelque cinq à six ans – grimpaient dans les tilleuls de l'allée avec la prétention de m'interdire d'apercevoir un fond de culotte rose. J'étais autorisé, pas admis. Plus proche du serviteur que du compagnon de jeu. Une distinction que j'ai très tôt bien intégrée. On me dira plus tard la progression universitaire de ces deux jeunes femmes sans penser un instant que je pouvais avoir connu exactement la même.

#### LE BASSIN DES AMITIÉS

Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis. Je ne pouvais faire venir personne chez moi où nous vivions à l'étroit et je ne suis jamais allé chez la plupart de mes camarades. On ne va jamais les uns

Charles Daney

# Une enfance girondine



Gujan-Mestras, Salles, Arcachon, les Landes, Bordeaux, les bords de Garonne, Latresne, Floirac, l'École Normale, je ne me suis jamais beaucoup éloigné du Bassin d'Arcachon. Ce sont les évènements qui m'en ont écarté.

Mon enfance girondine, c'est treize ans passés avant la guerre aux bords du Bassin et dans la campagne landaise (1927-1940), quatre ans de guerre vécus dans la banlieue bordelaise près de la Garonne (1940-1944), six ans d'apprentissages pour un métier d'enseignant que je pensais pratiquer aux lieux de mon enfance (1944-1950). J'ignorais que les concours m'en éloigneraient longtemps. Mes diverses formations m'y ont inexorablement ramené et je trouvais à mon retour un Bassin moins exclusivement mien que celui d'autrefois, un Bassin aimé par beaucoup de personnes... jusqu'à l'étouffement.

Un glossaire reprend les mots d'ici et les mots peu connus se rapportant à des comportements généralement disparus.

*Cet agrégé de géographie fut professeur dans de prestigieux lycées parisiens avant d'entamer une carrière de producteur à la Télévision scolaire. Il est devenu un spécialiste des rapports de l'image et du texte et on lui doit de nombreux dossiers de la Documentation française. Il a publié plusieurs ouvrages sur le Bassin d'Arcachon – dont un consacré à Louis Gaume –, au point d'être reconnu comme « l'écrivain du Bassin », mais son best seller demeure le livre qui exalte le parler local dans sa version la plus réaliste :*

*Hilh de pute! Macarel! qui enchante les lecteurs qui n'ont pas totalement renié leurs racines gasconnes. Charles Daney a également collaboré au Dictionnaire de Bordeaux et a publié Contes & légendes des Landes, de la Mer et du Vent.*

ISBN 2-86266-496-0  
ISBN 978-2-86266-496-5



18 € 9 782862 664965